

par M. Charles-F. Ducommun

Les innombrables analyses de la désintégration sociale de l'Europe n'ont peut-être pas mis suffisamment en évidence les relations de cause à effet entre le style de vie d'une élite et son autorité dans le monde (1). La défaite sociale de nos élites nous semble traduire sur le plan européen une défaite intellectuelle et une défaite affective. En effet, les masses ouvrières dans leur majorité ne nous suivent plus parce que nous ne savons pas où nous allons, d'une part, et ne nous aiment pas parce que nous n'avons pas su devenir les compagnons de nos subordonnés.

Nous verrons dans la seconde partie de notre exposé qu'en termes légèrement différents nous avons également commis cette double faute à l'égard des peuples d'Asie et d'Afrique.

1. - La défaite intellectuelle

Chaque homme qui possède une certaine personnalité aspire à créer son sort et non pas à le subir.

En Amérique, de nombreux jeunes ouvriers ont l'impression, aujourd'hui encore, qu'ils pourront accéder à d'importantes fonctions patronales. Pour toutes sortes de raisons, l'Amérique est encore une terre d'espoir. On peut se forger son destin personnellement (du moins le croit-on, et c'est l'essentiel du point de vue politique).

En revanche, dans notre vieille Europe surpeuplée et épuisée, le jeune ouvrier, qu'il soit qualifié ou manoeuvre, sait d'emblée qu'il ne finira pas sa vie comme administrateur de grandes affaires. Les exceptions sont vraiment trop rares pour qu'il puisse penser autrement.

(1) Texte extrait du livre intitulé "De la démocratie industrielle" (Neuchâtel, 1959), ouvrage collectif publié à l'occasion du 70^e anniversaire de M. Sidney de Coulon, conseiller aux Etats et directeur général d'Ebauches S.A.

Aussi, l'aventure personnelle qu'il ne peut plus courir, la remplace-t-il par l'aventure de groupe. Il s'associera à l'homme qui lui dira en substance: "Nous allons forger notre sort ensemble afin de ne plus être les jouets d'une économie libérale aveugle." Nous voulons la dignité par l'auto-détermination. Le planisme apparaît alors comme la tentative d'une reprise en mains de sa propre destinée.

Le subalterne s'attache à celui qui sait où il va. La victoire sociale appartient aux affirmatifs. L'homme est fait pour aller constamment vers quelque chose; "l'enfer, c'est le définitif."

Nous ne le comprenons guère en Suisse, d'abord parce que nous comptons peu de grandes entreprises et parce que, comme nation, nous n'avons jamais connu la satisfaction d'être des meneurs de jeu. Enfin, comme tout va bien sur le plan économique, nous n'éprouvons pas le besoin de nous poser les grands "Pourquoi". Nous estimons n'avoir pas le temps de faire de la philosophie, c'est-à-dire de nous chercher des prétextes à exister. Pour des raisons qui nous sont propres, nous sommes presque aussi imperméables que les Américains aux grands courants philosophiques du monde ouvrier.

Mais dans les grands Etats de l'Europe où la persistance du chômage attise les conflits idéologiques, on souffre collectivement d'avoir dû passer du rang de remorqueur à celui de remorqué.

Quand un subalterne est enfermé dans une besogne parcellaire et monotone, surtout dans les très grandes entreprises (France du Nord, Allemagne, Angleterre ou Italie septentrionale), quand il ne peut plus comprendre les tenants et les aboutissants de l'économie, il s'attache au "chef" qui les lui explique. Plus encore, il s'attache à un meneur de jeu.

Dirigeants d'affaires grandes ou petites, nous sommes incapables de répondre à la question de nos ouvriers: "Vous, membres de l'élite européenne, où allez-vous?"

Or, d'autres hommes que nous, les chefs communistes, répondent: "Nous, nous savons où nous allons. Nous avons une doctrine et un avenir déterminé."

Ce qui est mis en cause, c'est donc notre capacité de direction générale en tant que membres d'une élite qui ne possède plus l'unité d'esprit indispensable à une civilisation digne de ce nom. De fait, dans nos Universités, théologiens, philosophes, biologistes, économistes, sociologues, tous enseignent sans paraître se soucier de ce que pensent leurs collègues des autres facultés et ne se rencontrent à aucun carrefour. Il n'y a plus de réfraction du spirituel sur le temporel. Il n'y a plus d'humanisme intégral.

Edmond Gilliard nous a mis en garde sous cette formule lapidaire: "Assez d'actes... une parole!"

Les communistes, eux, ont senti la force de cet humanisme intégral, de la "Parole". La philosophie du parti prime tout. Résumant la pensée fondamentale de Lénine, un auteur russe contemporain déclare: "Le sens révolutionnaire, c'est la totalité, c'est l'intégralité au regard de chacun des actes de la vie. Le révolutionnaire est celui qui, dans chaque acte particulier commis par lui, se réfère au tout, à la société entière, se soumet à son universalité. Pour le révolutionnaire, il n'est pas de sphère délimitée; il n'admet pas le morcellement, il n'admet pas l'autonomie de l'action vis-à-vis de la pensée. Le révolutionnaire possède une conception du monde totale, où la théorie et la pratique sont organiquement fondues. Le totalisme, c'est le principe fondamental de l'attitude révolutionnaire par rapport à la vie."

C'est cette cohésion doctrinale qui donne au militant une sorte d'autorité que beaucoup d'anticommunistes ne s'expliquent pas.

Voici comment nous pourrions résumer la pensée monolithique de Marx: en attribuant à un Dieu extérieur à l'humanité la source de leurs meilleures qualités intellectuelles et morales, dit Marx, les hommes se privent mentalement de la meilleure partie d'eux-mêmes. Ils ne se gardent plus pour eux que ce qui est pitoyable et faible; ils s'humilient. Ainsi, comme le dit d'ailleurs Nietzsche, autre fils spirituel de Feuerbach "la religion est un produit du doute sur l'unité de l'homme". Il s'agit de protester contre ce dédoublement, d'apprendre à chaque homme à se sentir total et "si, par toi seul, tu ne te sens pas omniscient et omnipotent, tu peux te sentir tel comme membre de l'humanité dont tu fais partie."

Tel est l'un des points de départ de l'œuvre de Marx qui, transposant ensuite son raisonnement du plan métaphysique sur le plan politique (nous sommes vers le milieu du siècle dernier où les trônes chancellent par dizaines), dit en substance à ses contemporains: "Tu n'es pas un homme total non seulement parce que tu te privas d'une partie de toi-même au profit d'un

Dieu imaginaire, mais parce que, politiquement cette fois, tu tolères un monarque. De qui ce monarque tire-t-il sa puissance? N'est-elle pas le fait de ta propre démission? Le roi détient ce qui t'appartient. Abolis donc aussi la monarchie, ramène cette puissance à toi-même, proteste contre ce second dédoublement, redeviens un homme total sur le plan politique également, reprends ton sceptre et règne."

Puis vient la troisième phase, toujours selon le même raisonnement, qui culmine dans "Le Capital": "Tu n'es pas un homme total non seulement parce que tu t'aliènes métaphysiquement en un Dieu, politiquement en un monarque, mais encore économiquement dans la propriété capitaliste des instruments de production, parce que, possédée par quelques privilégiés seulement, l'oeuvre déjà créée (usines, machines) asservit le créateur, en l'espèce l'ouvrier, au lieu de le servir."

Un certain marxisme vulgaire a traduit romantiquement cette dernière idée: avant l'ère industrielle, maître, apprentis et compagnons apportaient chacun leur outil, propriété noble par excellence, attribut distinctif et exclusif de l'homme créateur. L'outil, propriété personnelle, est la prolongation des bras, des doigts de l'ouvrier. Vient le superoutil, la machine. Alors l'ouvrier, incapable matériellement de l'acquérir, se vit amputé du prolongement de ses membres, privé physiquement et moralement d'une partie de son être même.

"Abolis donc la propriété privée pour redevenir un homme total sur le plan économique", conclut Marx. Tout, donc, se tient.

Cette impressionnante trilogie embrasse toute la vie humaine. L'idée de l'homme total s'y retrouve à tous les étages.

Si l'on ajoute à cela la partie prophétique de l'oeuvre de Marx, dans laquelle il montre comment le monde capitaliste se désintègre à force de contradictions et comment l'humanité va passer infailliblement de l'ancien régime au nouvel ordre collectiviste, on comprendra que le marxisme passe aujourd'hui, aux yeux d'intellectuels inquiets, pour le seul humanisme intégral, pour le seul corps de doctrine cohérent. Le marxisme donne en effet à ses disciples une conception totale du monde et de sa destinée. Il empoigne l'être entier et donne à chaque militant la conscience d'être le précieux instrument d'une évolution de grande envergure. Chaque "prolétaire" se sent porteur d'une mission personnelle et déterminée qui lui permet de donner libre cours à cette passion de transformer le monde que confesse Shelley. L'homme a ainsi un but, fût-il faux et illusoire.

Il y a de longues années déjà, un ministre des finances en Europe libre avait essayé quelques quolibets, parce qu'avant de "décrocher" la monnaie de son pays, il s'était isolé quelques jours dans un monastère afin d'y trouver le juste éclairage de ses problèmes techniques, dont il pressentait toutes les incidences politiques et sociales.

C'était un humaniste...

2. - La défaite affective

Mais l'autorité du chef communiste sur le militant de la base a encore une autre raison. Pour être légitime, le chef doit aussi être intime. Les chefs communistes l'ont saisi. Ils ont réussi à faire comprendre aux militants de la base que "L'Etat, c'est toi". Dès lors, le militant convaincu -- une petite minorité il est vrai -- accepte tout de son chef, il est une partie de soi (forcément la meilleure, puisque, par ses fonctions centrales, il en sait davantage). Accepter les réprimandes et les châtiments d'un tel chef, ce n'est pas subir les coups de l'extérieur, mais reconnaître la valeur d'une correction provenant de la meilleure partie de soi-même, même si ce chef est un délégué financier de Moscou, un représentant du capital venu du centre pour réprimander un camarade de la base, délégué par exemple au comité de direction d'une usine. D'où cette extraordinaire capacité de souffrir avec joie, phénomène qui a étonné l'Occident tout d'abord mais qui, dans le fond, n'est pas proprement slave. En effet, les chefs communistes, même dans nos pays de l'Occident libre, peuvent rouler dans des voitures luxueuses, plus rien ne scandalisera leurs militants; le camarade le plus humble est lié au chef par des liens affectifs tels qu'aucun sarcasme de l'adversaire ne peut le dérouter. Le chef est légitime parce qu'intime. Les privilèges dont jouit le chef sont ainsi partagés par le subordonné; aucun sacrifice ne sera trop grand pour l'homme que l'on reconnaît comme le porteur de la vérité, comme l'incarnation de ce qu'il y a de plus haut dans chacun des subordonnés. C'est en vertu de ce principe d'identification que les directeurs des entreprises soviétiques jouissent de privilèges qui ne choquent personne, parce qu'ils sont consentis, alors que les avantages que croit pouvoir s'accorder un patron occidental sont contestés parce que ce patron n'a pas l'auréole de la légitimité.

Certes, cette attitude n'est le fait que des militants et non pas du peuple, mais l'essentiel est que la filière des attachements soit assurée.

"Insensé qui ne reconnais pas que je suis toi". Ce mot que René Gilouin prête à un chef communiste s'adressant à un ouvrier révolté, on ne l'imaginerait guère dans la bouche d'un patron occidental. Il n'est d'ailleurs guère souhaitable que nous arrivions à une telle fusion, mais ce phénomène montre, par contraste, à quel point nous nous sommes égarés dans le sens contraire.

Nous n'avons pas vu que notre vie personnelle devait tenir lieu de boussole à nos équipages. C'est parce que nous n'avons pas compris leur besoin d'attachement que les ouvriers actuellement communistes se sont donnés des guides qui non seulement leur accordent la lumière de leurs prophéties mais aussi la chaleur de leur compagnonnage. Ce sont les deux choses qui nous manquent. Le communisme nous lance donc un double défi: à la tête et au coeur. Notre faillite est donc bien intellectuelle, d'une part, et affective d'autre part.

Des millions d'ouvriers et d'employés de notre Europe libre ont perdu leur confiance dans leurs "patrons". Ils ont créé leur monde à eux, avec leurs prophéties à eux, leur "culture prolétarienne". A notre rejet, ils ont répliqué, selon Toynbee, par un auto-rejet massif.

Pour eux, le type d'homme exemplaire, ce n'est plus nous. Nous ne sommes plus imités, parce que nous ne sommes même plus enviables. Le mimétisme social, le besoin pour le "petit" d'imiter le "grand" a disparu. C'est ce qui permet maintenant aux communistes de faire irruption dans le monde des "cols blancs". A l'employé de bureau qui, pendant longtemps, ne voulait rien savoir d'un alignement sur le prolétariat, l'agent communiste peut offrir maintenant un compagnonnage bien plus flatteur: scientifiques, artistes, écrivains, etc. Il n'y a plus de honte à "être de l'extrême gauche"; cette percée du front politique hors des murs d'un prolétariat dans lequel on le croyait confiné il y a dix ans encore, peut permettre au parti communiste de placer un nouvel espoir dans le suffrage universel. La graine actuellement semée dans les milieux extra-prolétariens est un phénomène important par sa soudaine ampleur.

Une élite a besoin d'être admirée pour s'assurer l'attachement de la communauté. L'erreur serait de croire, actuellement, que seule une heureuse réplique aux exploits scientifiques des Soviets résoudrait le problème. C'est à l'homme de l'élite communiste dans son entité que nous devons faire face.

3. - Les remèdes

Il s'agit tout d'abord de demander aux élites un minimum de logique interne et de coordination de leurs disciplines respectives. En effet: le

droit, la sociologie, l'économie politique, la psychologie, la pédagogie et même les sciences naturelles -- dans leurs origines et leur aboutissement -- ne se conçoivent pas en dehors d'un rudiment de doctrine, de philosophie, de "Weltanschauung".

Les élites européennes doivent donc retrouver des communs dénominateurs, redécouvrir certaines constantes et certains impératifs moraux acceptables pour tous. Nous pensons en effet qu'il existe bel et bien une sorte de morale naturelle minimum qui, finalement, triomphe de toutes les morales sociologiques. Certes, les conceptions touchant la propriété, l'organisation de la société, etc., varient infiniment d'une civilisation à l'autre, mais ne sait-on pas, néanmoins, faire partout et d'instinct la différence entre un homme de parole et un parjure, un courageux et un lâche, un honnête homme et un voleur, un ami et un ennemi, un homme véridique et un menteur, entre l'amour et la haine? Sans même disposer d'une langue commune, on peut s'entendre avec un Esquimau et un Bantou pour ne prendre que ces exemples...

L'effort que nous devons tenter en Occident libre pour recréer une hiérarchie des valeurs et retrouver le sens de l'horizontal se répercutera dans la vie publique à tous les étages. C'est ainsi que l'économie et le social devront être structurés de manière à conjuguer le rendement et la sécurité. De nouvelles méthodes d'intégration sociales, le passage de l'opacité à la transparence de l'entreprise et des superstructures économiques doivent permettre aux salariés de se sentir coopérateurs d'un "régime de participants". La notion du compte-à-rendre doit engendrer de nouvelles techniques de rétribution jusqu'au sommet de la pyramide sociale. Tout privilège doit avoir sa contrepartie.

Il faut réapprendre à mesurer son revenu personnel comme la part que l'on ose décemment demander de la communauté nationale -- ou internationale -- en récompense des services effectivement rendus à cette communauté (par l'intermédiaire d'une entreprise). Même si l'échelle russe des salaires est contestable, il n'en reste pas moins qu'elle implique une notion de justice applicable à toute la hiérarchie humaine et qui "légitime" le revenu des cadres supérieurs. L'absence de normes en Occident libre donne l'impression au gagnepetit qu'à partir d'un certain rang la notion du compte-à-rendre n'existe plus dans l'élite.

Cela nous amène à rappeler ici une idée chère à Thibon qui voit l'une des raisons essentielles de la durée du régime féodal dans le fait que le chevalier, qui incarnait l'élite au moyen âge, risquait physiquement sa personne. C'est cette classe-là qui assumait les charges de protection des autres classes. Ces risques étaient tels que ceux qui étaient au bas de l'échelle sociale, se rendaient compte qu'ils auraient plus à perdre qu'à gagner à gravir cette échelle. Mais dès l'instant où les classes privilégiées oublièrent que leur position dépendait de cette contre-partie, les masses populaires ne les reconnurent plus comme élite et ce fut la Révolution.

L'humanisme implique donc bien la culture non seulement de l'esprit mais celle aussi du coeur. En attendant que l'affectif, réhabilité, informe de nouvelles structures sociales nous pouvons multiplier systématiquement les contacts avec nos subordonnés de tous rangs, abandonnant un peu notre milieu d'amis habituel pour vivre le plus près possible de nos ouvriers, les associer moralement -- et matériellement -- à notre vie de dirigeant, faire corps avec eux comme le fait le chef communiste avec ses militants. D'ailleurs, nous ne pouvons décemment solliciter l'attachement des Orientaux s'ils nous voient incapables de nous attacher nos proches partenaires. Notre crédit extérieur est lié à notre crédit intérieur.

Si, comme Européens, nous nous étions comportés en fonction d'une telle philosophie à l'égard des autres continents, nous ne connaîtrions pas aujourd'hui l'amertume d'une défaite moins économique et militaire que morale.

Ce que nous avons fait avec nos ouvriers, nous l'avons fait avec les peuples d'Asie et d'Afrique. Tout en parlant d'intégration, nous les avons rejeté hors de notre intimité personnelle dans nos relations d'homme à homme depuis plus d'un siècle. Et maintenant, c'est l'auto-rejet.

Et si ces peuples ne nous respectent pas, c'est non seulement à cause de nos violences, mais aussi et surtout parce qu'ils sentent en nous des hommes dépourvus d'unité intérieure et, partant, de rayonnement. Notre style de vie n'inspire pas le respect.

Il faudrait que nous disposions de dix ou quinze ans pour reconstruire notre édifice culturel et, partant, notre système économique et notre régime social. Après quoi seulement nous oserions présenter au reste du monde le nouvel Européen.

Or, nous sommes talonnés par des nécessités économiques d'une telle urgence que force nous est de retourner en Orient tels que nous sommes. En effet, plus que jamais nous avons besoin des peuples d'Asie et d'Afrique comme partenaires économiques, mais cette fois-ci à des conditions dont la plupart des Européens ne sont pas encore conscients.

Si l'on a pu dire de la Suisse qu'elle est condamnée à la supériorité (André Siegfried) il en va de même de l'Europe dans son ensemble: manquant de matières premières, elle ne pourra bientôt plus lutter à armes égales contre les industries lourdes des autres continents en voie de développement. Il faudra donc qu'elle lutte par des richesses artificielles contre les richesses naturelles des autres. Il faudra que les Européens livrent au reste du monde le produit de leurs cerveaux. On pourrait dire, paradoxalement, qu'ils n'ont plus le moyen d'être des prolétaires. Ils ne peuvent plus vivre qu'en aristocrates de la pensée scientifique, ou tout au moins en fournisseurs de produits de si haute perfection qu'ils trouvent acquéreurs sur les autres continents malgré leur prix très élevé.

La Suisse est un paradoxe, c'est-à-dire que nous sommes le peuple le plus riche d'Europe sur le sol le plus pauvre; nous n'avons plus que 15 % de paysans et, chose curieuse, nous n'avons même pas 600 000 ouvriers de fabrique. Où sont donc les autres Suisses? Ils travaillent dans les rouages de l'empire. Le mot peut choquer, mais il recouvre une réalité; grâce à la qualité de notre production, nous nous sommes imposés presque partout. Condamnés par notre pauvreté naturelle à un travail de haute qualification, nous avons défié la misère à un point tel que nous en sommes devenus riches. C'est ainsi qu'en raison du faible rendement de nos champs de céréales, nous avons dû construire des installations de minoterie plus perfectionnées que celles de nos voisins afin de tirer de nos maigres champs de blé le parti maximum, ce qui explique que c'est dans la petite Suisse constamment menacée de famine que sont fabriqués les moulins les plus modernes, fonctionnant en particulier en Amérique du Nord. Des centaines d'entreprises à l'étranger travaillent avec nos idées, nos brevets, et sous forme de droits de licence ou de régie nous encaissons des centaines de millions pour nos travaux de recherche, c'est-à-dire pour l'exportation de notre matière grise, en marge de l'exportation même de nos produits finis. Pour diriger notre empire économique nous sommes devenus non seulement un peuple de chercheurs, mais un peuple de cadres, une nation de commandement. C'est pour cela que nous nous payons le luxe indispensable de huit universités, de plusieurs technicums mondialement réputés et d'un système d'apprentissage qui n'a pas son pareil à l'étranger. L'administration de cet empire a provoqué la création de nos grandes banques, de nos grandes sociétés d'assurance, sans compter toutes sortes d'autres organisations impériales, telle que Swissair, qui assure les

relations aériennes entre la métropole et nos divers centres économiques. Comme l'a dit un humoriste, les Suisses jettent l'argent par les fenêtres mais de dehors!

Le miracle suisse est plus dangereux que le miracle allemand, puisque nous ne possédons rien de naturellement permanent à part l'électricité et le tourisme. Tout le reste est artificiel, c'est-à-dire dépend de notre seul cerveau, en particulier de la supériorité scientifique de nos cadres techniques.

L'Européen est condamné à marcher à la pointe du progrès, à ajouter constamment la dernière perfection au travail toujours plus perfectionné des nouveaux pays industriels. Il est condamné à ouvrir la voie de la recherche scientifique et de l'application technique. Il est condamné à être directeur. Il est condamné à un nouvel impérialisme, non plus celui des généraux, mais celui des savants. Il est condamné à un nouveau prestige, moral cette fois. Il s'agit pour nous de fournir au monde nos prototypes, nos modèles, notre matière grise sous toutes ses formes dans un esprit de service.

Nous serons même conviés à fournir aux pays en voie de développement nos meilleurs ingénieurs et techniciens, nos meilleurs cadres commerciaux et administratifs.

Naïveté que tout cela? N'allons-nous pas équiper dangereusement des peuples qui pourront ensuite nous écraser?

Comme c'est déjà le cas pour la Suisse, l'Europe est appelée à devenir le fournisseur non pas de pays sous-développés, mais fortement industrialisés.

Ne fût-ce qu'économiquement nous n'avons donc pas à craindre, mais à souhaiter l'épanouissement d'autrui. (Certes, quelques branches de notre industrie européenne en pâtiront, mais c'est l'ensemble qui doit compter.)

Toutefois, c'est politiquement surtout que le problème devient aigu et urgent. Les Etats du Proche-Orient, du Moyen-Orient (tels la Tunisie, le Pakistan et l'Inde), de l'Extrême-Orient (telle la Polynésie) sont à la veille d'un choix dont l'importance ne nous échappe pas.

Historiens et économistes de toutes tendances s'accordent aujourd'hui à reconnaître avec Djilas que la Russie et la Chine se sont lancées dans l'aven-

ture totalitariste pour s'industrialiser et, par là, devenir de redoutables puissances mondiales.

Sous l'ancien régime, ces deux nations étaient condamnées par les Occidentaux à rester des fournisseurs de matières premières. Une certaine jeunesse russe, puis une certaine jeunesse chinoise -- après avoir vainement sollicité de la part des Occidentaux des investissements industriels et des cadres capables de mettre en route une économie moderne -- se donnèrent pour maîtres des doctrines qui brisèrent alors tous les liens avec l'Occident et, par des mesures draconiennes, contraignirent les deux peuples, à force de privations et de rigueurs policières, à accumuler les capitaux nécessaires et à forger une élite de techniciens et d'ouvriers qualifiés. Le communisme s'identifia à la libération nationale, s'auréola d'indépendance et l'enthousiasme des jeunes militants finit par avoir raison du scepticisme de millions d'hommes.

Que restera-t-il du régime politique et de la philosophie officielle de la Russie et de la Chine dans quelques années? Nul ne le sait, mais un fait est certain, c'est que l'histoire montrera la simultanéité du communisme et de la promotion de ces deux pays au rang de grandes puissances.

Quelle leçon pour les voisins dont une jeune élite, pourtant pas encore communiste, donne des signes d'impatience! C'est cette jeunesse, de Tunis, de Bagdad, de Karachi, de Bombay ou de Djakarta qui attend de nous non pas tant des capitaux que des organisateurs qui imposeraient à une industrie sous-développée des réformes techniques et administratives. Ce rôle d'assistant de direction, assumé dans un sincère esprit de coopération scientifique et humaine, permettra à l'Europe de gagner son pain.

4. - Courir au plus pressé

Les Européens doivent se sentir assez pleins de ressources pour courir le risque de construire leur avenir sur leur avance scientifique. Nous ne serons pas toujours en mesure de sortir les premiers prototypes, mais nous pouvons retrouver notre supériorité dans la recherche pure, d'une part, et dans la perfection d'exécution, d'autre part (comme nous perfectionnons par exemple les appareils électroniques lancés par les Américains).

D'aucuns peuvent se demander si nous ne pouvons vraiment pas jouer ce rôle sans renaissance culturelle. N'y a-t-il pas disproportion dans les termes de notre équation?

Si nous ne sommes que des revenants affublés d'une nouvelle auréole technique, nous en serons bien vite réduits à jouer un rôle très effacé: en Orient, les affaires même purement techniques ne s' "enlèvent" pas seulement à la faveur d'une supériorité matérielle. Les hommes d'élite de Karachi ou de Bombay, de Tunis ou de Bangkok, si réalistes fussent-ils, ne s'en laissent pas imposer longtemps par des interlocuteurs qui n'ont rien d'autre à leur dire après la signature d'un contrat. L'Indien cultivé par exemple ne cache guère sa condescendance pour l' "efficient" européen trop impatient de conclure économiquement. Le primaire d'Europe -- pour qui le capitaine d'industrie ou l'ingénieur est a priori plus grand que l'intellectuel, l'artiste et l'ecclésiastique -- choque l'Oriental, puis l'ennuie. Le Chinois ou l'Indien riche de trois mille ans de culture, commence à ne plus mâcher ses mots: nous sommes des barbares. Entendons par là précisément l'impossibilité de raccorder nos actes (commerciaux, techniques ou autres) à une philosophie journalièrement éprouvée et exprimée. A Bombay dernièrement, le délégué d'une entreprise indienne nous déclarait: "J'ai l'impression plus encore qu'autrefois que l'Européen devient un homme très court." Ce n'est pas avec nous, pensait-il, que les Orientaux pourraient rebâtir leur destin.

Autrement dit, notre vie au jour le jour sans intégration dans une philosophie nous fait juger inaptes à des desseins à longs termes.

Même des hommes politiques américains se rendent compte du danger que nous fait courir cette absence de doctrine et selon la presse internationale du 19 janvier 1959, M. Adlai Stevenson a déclaré aux cercles dirigeants de Washington: "Les communistes s'intéressent au monde entier, c'est ce qui manque aux hommes de l'Ouest. Leur "fraternité" est matérialiste, collectiviste et athée, ce qui nous déplaît. Mais elle touche tout le monde, elle constitue la trame d'une politique qui envoie les "missionnaires du nouvel ordre" jusqu'au bout du monde." C'est cette concurrence-là qu'il s'agit de comprendre; elle dépasse considérablement la technique. Les Asiatiques et les Africains que nous voulons gagner à notre cause assistent actuellement à un véritable

choc des humanismes, dont seul est pleinement conscient l'un des deux camps.

Si donc nous devons nous rendre en Orient pour y manifester notre supériorité technique, nous devons prendre conscience qu'il y en a d'autres qui l'offriront aussi, avec un espoir en plus.

Comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, nous ne sommes pas encore en mesure de répondre à un défi d'une telle envergure, mais nous pouvons néanmoins prendre conscience de notre énorme lacune et nous comporter en conséquence à titre tout à fait personnel.

Nous devons commencer dans la vie de tous les jours à nous faire une raison supérieure, ne plus considérer qu'un homme ayant réussi matériellement soit d'office moralement dans la bonne voie. Ne plus croire qu'il faille beaucoup plus de bonnes qualités que de mauvaises pour parvenir au faite des honneurs. C'est souvent -- pas toujours -- l'être incomplet (que lui manque-t-il pour qu'il monte si haut?) qui devient économiquement le maître de l'homme qui n'a pas voulu tout sacrifier à son avenir professionnel. Admettre donc que la supériorité professionnelle et matérielle n'implique automatiquement aucune autre supériorité et qu'elle peut se payer d'une indigence que personne n'ose dénoncer.

Il faut dans notre vie publique comme dans notre vie personnelle "re-mettre l'église au milieu du village". Des chefs d'industrie comme des secrétaires syndicaux sont en train de le rappeler. Les conducteurs spirituels au lieu d'être "honorés" de la visite d'un grand patron ou d'un scientifique lui feront sentir qu'il n'a plus le droit de prendre certaines décisions sans référence à la philosophie dominante de la communauté, seule manière d'assurer des convergences fondamentales, sans lesquelles une civilisation digne de ce nom ne saurait exister.

5. - Besoin d'une nouvelle grandeur

A l'étranger, l'Europe doit se faire représenter par des hommes qui ne soient plus seulement des délégués d'entreprises. Nous ne pouvons pas nous maintenir ou retourner en Asie ou en Afrique tels que nous en sommes rentrés. L'homme oeconomicus a terminé son règne exclusif. La nouvelle élite des pays libérés

attend la visite de l'homme sapiens. Nous sommes condamnés à la grandeur. Tous, et non pas seulement les philosophes professionnels.

On ne peut unir durablement les hommes que par leur sommet. Les communautés d'intérêts matériels sont nécessaires, certes, mais insuffisantes. Si nous voulons unir les hommes par leur sommet, nous devons commencer par dégager le nôtre, et tout lui subordonner. Nous n'en serons que plus "réalistes", même dans nos réalisations matérielles. Débarrassons-nous des fausses supériorités et des fausses subordinations. Apprenons à discerner les vraies autorités, les vrais "grands hommes". Tant que les Orientaux donneront la primauté à la sagesse, et nous à l'efficacité, le dialogue ne sera pas possible. Enseignons-leur notre efficacité, mais ne leur proposons pas notre déséquilibre. Les communistes l'ont compris. Derrière le réalisme du prix de vente s'en cache un autre: la séduction de l'esprit, de l'unité de l'esprit.

L'unité de l'esprit, voilà ce que nous devons retrouver ensemble pour le monde entier. A l'Est comme à l'Ouest car, malgré ce que nous avons pu dire de la supériorité partielle du communisme, il est clair que les marxistes ont eux aussi connu des crises profondes (schisme yougoslave, XX e congrès du PCU, désagrégation des PC occidentaux, persistance des besoins religieux dans les pays communistes, etc.). Et c'est sur le plan fondamental que se sont dès longtemps posées les premières questions:

Si le cerveau et les idées de l'homme n'étaient vraiment que le produit des circonstances, l'Européen moderne ne pourrait plus comprendre ni les textes anciens ni les oeuvres des civilisations étrangères. Marx prétend qu' "il n'y a pas de vérités éternelles, pas de principes fixes, donc pas de justice. La justice n'a pas plus de sens dans le marxisme que la morale ou le droit." ("Matérialisme dialectique et Matérialisme historique", Joseph Staline, pages 11 et 16). Or, on trouve des appels à la justice dans la presse communiste de tous les pays, autrement dit, c'est dans le "vieil arsenal bourgeois" que les communistes doivent encore -- alors que nous sommes déjà dans la seconde moitié du siècle -- aller chercher les éléments d'un raisonnement accessible à leurs propres militants. Bien plus: n'est-ce pas Maïakovski, le plus célèbre, en Occident, des poètes soviétiques, qui écrivit un jour: "Je cherche un mot égal à Dieu"?

L'idée même d'une morale sociologique est inaccessible à l'homme de la masse qui a besoin de se référer à des valeurs permanentes. Lorsqu'il est tourmenté, déçu de lui-même ou des autres, l'être humain cherche à se raccrocher à autre chose qu'à l'homme. "L'humanité en marche" ne saurait être la cour et le recours suprêmes des consciences individuelles. La réapparition officielle du Métropolite, en plein Moscou 1955, en dit long sur cette soif qui, selon Novalis, est la meilleure preuve de l'existence de l'eau. Il y a des certitudes de l'esprit humain "qui s'éprouvent plus qu'elles ne se prouvent"...

Pour l'heure, les masses ouvrières russes, réintégrées socialement, connaissent une "religion horizontale" à hauteur d'homme, sans Dieu. Désintégrées socialement, les masses ouvrières d'Occident entendent parler d'un Dieu révélé, mais elles voient en même temps que cette "religion verticale" est encore incapable de donner naissance à des communautés dignes de ce nom sur les plans politique, économique et social. D'un côté, nous avons une "religion" sans Dieu et de l'autre, un Dieu sans "religion".

Une étude plus poussée des deux Grands montrerait peut-être qu'à plusieurs égards -- dans leurs carences comme dans leurs réalisations -- ces deux mondes sont complémentaires. L'humanisme que nous attendons devra donc permettre d'intégrer les aspects complémentaires du réel et du vrai pour apporter le fondement d'une coexistence pacifique et constructive des systèmes.

Réconcilier ces deux mondes incomplets -- mais complémentaires -- telle sera peut-être la nouvelle grandeur de l'Europe occidentale. Puissions-nous, sans sacrifier l'essentiel de notre credo, devenir assez adogmatiques et universels pour jouer ce rôle (1).

(1) Mes fonctions de directeur d'une compagnie d'aviation ne m'autorisaient guère à de telles spéculations, ma formation philosophique n'étant pas celle d'un spécialiste. Mais de l'époque où j'étais au service des syndicats ouvriers, je garde le souvenir vivant de fortes réactions sociales qui maintenant se combinent d'une manière révélatrice avec celles d'une élite d'Asie et d'Afrique que je rencontre à la faveur de mes obligations professionnelles. D'où la jonction de thèmes essentiels qui, en fait, n'en forment qu'un. Il s'agit de les embrasser. C'est une gerbe qu'il faut empoigner.

